

# Octobre 1799, Bonaparte et Barras à huis clos

Isabelle Spaak

Unité de temps, de lieu, de personnages. La recette fonctionne toujours. Surtout quand il s'agit de mettre en scène deux figures aussi puissantes et controversées que Paul Barras et Napoléon Bonaparte. Lors d'un huis clos déterminant, les deux se font face dans les appartements du premier au Palais du Luxembourg, à Paris. Le roman débute à 13h30 exactement, le 16 octobre 1799. Il s'achèvera le lendemain à 0h55. Pas même vingt-quatre heures pour une séquence historique où se jouent l'avenir du cadet et la fin de carrière de l'aîné. Le coup d'État du

18 Brumaire (9 novembre 1799) en ligne de mire.

Barras, l'homme fort du Directoire, vient d'apprendre que Napoléon Bonaparte, son protégé, celui qu'il a nommé, six ans plus tôt, général de brigade, à 24 ans, pour sa victoire au siège de Toulon avant de lui offrir, non seulement sa maîtresse, Rose Tascher de La Pagerie, veuve Beauharnais (dite Joséphine) et l'une des plus jolies femmes du Directoire, mais aussi le commandement de l'armée d'Italie (2 mars 1796), et d'accepter deux ans plus tard qu'il conduise une expédition en Égypte, est rentré à toute hâte en France, abandonnant ses troupes derrière lui dans le désert égyptien.

Barras sent pertinemment que le retour de son poulain n'augure rien de bon. Que revient faire sur la scène celui que le peu-

ple de Paris a baptisé « le Sauveur de la nation » ? Barras le saura bien assez vite lorsqu'il verra débarquer le général dans son salon à 18h50. Barras vient de s'offrir les gâteries de M<sup>lle</sup> Lange. Un repas somptueux est servi, un feu de cheminée réchauffe la pièce. Les ors des boiseries scintillent, le chambertin est à température, le chapon patiente dans sa sauce. Dehors, il pleut. La population a faim et gronde sous les fenêtres. Barras est soucieux.

## Le jeu de dupes

Soudain, c'est un spectre famélique qui surgit devant lui sans qu'il s'y attende. « Sideré, Barras observa Bonaparte à la lueur des flammes (...). Les vêtements du militaire étaient froissés... usés, poussieux comme ses mains fripées par le soleil (...), une ombre sinistre lui mangeait les

joues. » Barras reconnaît à peine le jeune homme, qu'il n'a pas vu depuis deux ans. Si ce n'est au mélange de « fatigue, mélancolie, feu et orage » qui anime son regard. Sous prétexte de s'enquérir de Joséphine, dont les tromperies lui sont parvenues jusqu'en Égypte, Bonaparte vient de-



**L'AGLE ET LA ROSE**  
De Serge Hayat,  
Éditions  
de l'Observatoire,  
220 p., 21 €.

mander des comptes. Rentré le matin même à Paris alors qu'il a chevauché à bride abattue

depuis Fréjus, il veut divorcer et l'annonce à Barras. Le jeu de dupes commence. Car si, effectivement, l'ambitieux Bonaparte se plaint de son intrigante épouse, c'est avec Barras qu'il veut en découdre. Son intention ? Mettre la main sur le gouvernement.

La bonne idée de ce roman est de l'avoir construit minute par minute sur ce duel entre deux animaux politiques reliés par les mensonges, les trahisons et une femme dont la seule évocation tenaille leurs « bas-ventres » respectifs. Aussi enlevés que des plans de cinéma, les chapitres se déroulent au galop entre flashback et confrontation. Avec, pour seuls témoins, l'âtre brûlant où, à l'aube, Barras finit par jeter, terrorisé comme s'il s'agissait d'une « araignée », le bicorne oublié par Bonaparte reparti - enfin - chez lui. ■